

uns aux autres. N'est-ce pas aussi un excellent moyen de resserrer ces liens de nationalité qui sont si faibles chez nous Canadiens.

Tel est notre but : l'on ne peut, ce nous semble, rien y trouver que de louable. Aussi pour l'atteindre, osons-nous espérer le plus bienveillant concours de ceux de nos compatriotes, qui autrefois étaient nos compagnons d'atelier et de travail, mais à qui la fortune a été plus favorable qu'à nous, et qui, peut-être plus industriels que nous, ont pu se donner un peu d'aisance : ils apprécieront, nous l'espérons, le bien qu'une telle Société peut effectuer parmi des hommes de travail, en se rappelant qu'ils ont avec eux partagé les plaisirs et les peines de l'atelier et du travail, et ils se feront gloire d'aider au bien-être, à l'éducation, au bonheur d'une classe d'hommes dont ils ont fait partie et dont ils ont dû apprendre mieux que qui que ce soit à apprécier les mérites, les besoins et le malheur.

Lecteurs, quand vous aurez parcouru ces lignes, sans doute vous serez enclins à en ridiculiser le mauvais ensemble et condamner comme imprudent celui qui sans plus d'habileté et de savoir a osé les livrer à la presse

pou
pon
faite
reux
mai
catic
tran
croy
sant
une
se,
Can
seri